

## François Ardeven

*Lecteur du midrash laïque du centre Medem*

Le Midrash, ce sont les mille et une histoires, recueillies et inventées, qui s'écoulent des interstices qui, dans le *Tanakh*, séparent pour toujours les lettres carrées de l'hébreu. Kafka disait : les lettres-écureuils. Ainsi tournent les récits, touffus ou resserrés, qui permettent de sauter de branche en branche les incohérences apparentes des versets, les silences et les énigmes, comme on saute les murets (2 Samuel 22, 30).

C'est ainsi peut-être que la psychanalyse, héritière lointaine et « illégitime », comme dit Gérard Haddad, du vieux geste hébraïque, délivre les histoires entre chacune des lettres que nous sommes, avec juste parfois comme un petit récit qui peut être le moment de l'étude ou de la séance, d'où naît à son tour une communauté, visible ou invisible. Le *Tanakh* est un pluri-texte cellulaire, poreux, et, quand tout va bien, ce qui est bien rare, quand il n'est pas soumis au dogme et aux sceaux, en osmose avec le monde.

Le midrash, toujours laïque au fond, est cet acte sacrilège à l'encontre du texte sacré et figé, et, dès l'exil, c'est le Talmud qui, loin du Temple, a pris en charge les lois et les histoires qui les ceignent, pour les abriter du risque de l'Un, de l'Église ou, pire peut-être, de l'habitude. Le *khidouch* du midrash, son renouvellement, vient aussi de ce qu'au vieux cuir du texte, on apporte le cirage des autres littératures. L'osmose est dans les deux sens. Le judaïsme serait un monothéisme (ce que dit Maïmonide) si Dieu existait sur le mode de l'existence, mais Dieu est Un, ce qui est tout autre chose. Le judaïsme, quant à lui, dit Levinas, c'est d'abord le dispositif pour lire la Bible et ce dispositif varie selon les temps.

Voilà quatorze ans que le centre Medem, depuis son socle bundiste, a permis avec audace ce dispositif de lecture et d'écriture dont voici quelques traces. Je les appelle traces mixtes car elles entrelacent deux sujets, un homme goy qui parle et une femme juive qui écrit à sa façon ce qu'elle entend. À lui fut donnée toute liberté de transmettre ce qu'il n'avait d'une certaine façon jamais appris, à elle échut la difficile tâche de noter, de transcrire, en une liberté tout aussi grande, ce qui avait été entendu de ce qui avait été dit.

L'écriture est serrée et, comme dans la tradition, l'unité de sens est le paragraphe, comme les consonnes sont les piliers des mots hébraïques. Et c'est un petit voyage de l'un à l'autre où induction, déduction, abduction, association, sont les véhicules. Il y a bien sûr aussi, en ostinato, un récit, qui est comme un conte.

Les répétitions sont inévitables, nous n'avons pas cherché à les chasser avec système, elles seront les refrains légers qui scandent tout enseignement oral. Qu'on les repère avec bienveillance, comme les reprises en musique.

Que sont ces textes pour qui les lira ? Sans doute une chimère car ils sont presque dits et écrits à la fois, doubles d'emblée, comme sont les paroles – dites une fois et entendues deux fois (Psaumes 62) – et, bien que le fil de la séparation les articule et les chapitre, ils sont un sang mêlé comme est la matière des fantasmes selon Freud. Ils disent aussi l'effort de rendre accessible aux lecteurs ce que fut notre geste d'étude du texte dans un contexte laïque, non

laïciste. Ils seront peut-être encore autre chose pour chaque lecteur, comme un modeste petit usuel, un pense-bête.

Sont rassemblées dans ce volume les leçons de quatre années. Chacune, comme quatre cartes d'un vaste jeu, est un portrait, avec sa couleur et sa douleur propre :

Goethe écrivit un jour que son *Faust* était juste une note en bas de page du Livre de **Job**... un midrash ? Dieu prend en charge – presque en analyse – Job le taiseux, conseiller du Prince qui ne s'exprima pas quand Moïse demanda à Pharaon la permission pour son peuple de sortir d'Égypte, Job ni mauvais, ni bon, goy trop tiède. Il ne nomma pas ses enfants, ce qui fut aussi une cause de sa terrible épreuve. Pendant plus de quarante chapitres, Dieu et Job combattront. Et qui est (le) Satan, qu'on reconnaît à ce qu'il brûle les étapes et méprise le temps ? L'adversaire manichéisant que chacun porte en soi ?

**Esther**, sans Dieu nommé, est le livre de l'espoir. Aucun décret qui ne se renverse, aucun méchant dont le cœur – gouverner avec le cœur pour le rédacteur d'Esther est une faute – ne puisse être percé. Racine, puis son commentaire par Roland Barthes, éclairent quelques coulisses de la révolution de Pourim.

**Jonas** : son livre semble à lui seul un midrash tant le conte paraît sorti du bestiaire mondial des histoires. Pourtant, comme chez Job mais tout autrement, car Jonas est prophète et non Job – et que la conquête de la juste place n'est pas tout à fait celle de la juste parole, il s'agit de s'incliner devant l'ordre du monde, pourvu que, par la force du Nom imprononçable, cet ordre ne soit pas une *taxis*, mais la Création. Moby Dick et Achab échoueront dans l'opération du pardon, opération qui, dans la liturgie de Kippour, repose sur l'histoire de Jonas.

**Joseph** ferme la marche. Les contes sont des rêves aussi, et les midrashim accompagnent le vice-roi d'Égypte, bien plus heureux chez l'autre qu'avec les siens. C'est un *sachem*, maître des songes, comme le fut Freud à Vienne, qui trouvera en face de lui son frère Juda, destiné au pouvoir réel. Thomas Mann, qui écrivit le fantastique *Joseph et ses frères*, plus long que la Bible elle-même, ne fut jamais plus allemand que dans l'exil américain de *Pacific Palisades*. On ne gouverne que chez l'autre, avec des histoires et des interprétations.

Les différents midrashim collectés, les riches *Légendes des Juifs* de Léon Ginzburg, les lectures de hasard nourrissent ces textes. Les traductions d'Henri Meschonnic, qui fut comme le Rachi de notre temps, leur insistance à protéger le texte contre sa tombée dans un sens sans pulsation, accompagnent les leçons.

Je me dis souvent, après avoir « donné la leçon », que je n'ai fait que réverbérer ce que j'ai entendu dans l'attention de ceux qui m'ont écouté. Comme avec la *chôra* des Grecs, les belles choses n'ont pas vraiment d'auteurs. Les histoires sont nos auteures.